

De Pouldavid à Dakar, le parcours singulier d'une institutrice bretonne

par **André Le Goff**

Promotion 54-58, ENG Quimper

Durant l'été 2017, je me promenais en famille sur les bords de l'Erdre, dans la charmante petite ville de Sucé (F-44240). Nous avons traversé le parc arboré de LA CHATAIGNERAIE où trône une imposante bâtisse vide lorsqu'une inscription attira notre attention : PARC GERMAINE LE GOFF. Une plaque voisine tissait en quelques phrases ce que fut la vie de celle qui fut reconnue "homme de bonne volonté". Au cimetière de Sucé-sur-Erdre, nous avons trouvé la tombe de la famille Le Goff, surmontée d'un étrange pleurant, œuvre de Jo Le Goff.



Le pleurant de Jo Le Goff ;
Cimetière de Sucé-sur-Erdre. (Coll.pers., A. Le Goff)

Mon ami Robert Larher, Président de l'ASVPNF, m'incita à faire des recherches et, de son côté, essayait de cerner la personnalité de cette enseignante bretonne. Je me piquais au jeu et je réussis à rédiger un résumé du parcours de cette finistérienne méconnue. J'ai essayé d'être objectif : Germaine avait subi la rigide éducation catholique de l'école primaire, puis avait été formée professionnellement par la 3ème République où l'enseignement était touché par le

racisme d'état qui mettait au sommet l'Homme blanc, dominant le noir figure du sauvage réputé sans passé, sans religion et sans culture. Cet enseignement justifiait le colonialisme et évoquait le devoir d'éduquer les colonies. J'ai estimé que le couple Le Goff s'est éloigné de ces deux visions du monde et qu'il méritait ces quelques pages.

Germaine Le Bihan naît à Pouldavid le 11 avril 1891. Elle est la quatrième d'une famille de 10 enfants dont plusieurs mourront jeunes, victimes de la pauvreté et de l'ignorance. Sa mère, Philomène Savina, courageuse et volontaire, élève ses enfants du mieux possible, son père, Nicolas Le Bihan, marin pêcheur n'étant jamais là.

A Pouldavid, à l'aube du 20^{ème} siècle, il n'y a qu'une école de filles et Germaine apprend à parler, à lire et à écrire le français chez les religieuses. C'est une élève très moyenne, peu assidue, devant s'occuper des plus jeunes à la maison, mais elle connaît in extenso des passages entiers de l'Ancien Testament ! A 10 ans elle devient pensionnaire sous la houlette des sœurs de Pouldergat qui font d'elle une fervente catholique, la Mère supérieure n'hésitant pas à la missionner la veille d'élection afin de dissuader le père Le Bihan de voter Le Bail, l'Ennemi de Dieu ! Car chez les Le Bihan on ne va pas à la messe et on vote rouge au grand dam de la calotte...

« Mon père était "en mer", ma mère était seule avec nous. Les petits, réveillés, pleuraient, nous avons peur de ce bruit, de cette violence, seule ma mère n'avait pas peur, ma mère n'avait peur de rien ni de personne, pas même des fantômes parce qu'elle n'y croyait pas. Par une porte dérobée qui donnait accès au jardin de mon grand père, elle sortit dans la nuit noire, fut tout de même reconnue, battue, trainée par les cheveux. Elle voulait prévenir le Maire de ce qui se passait, il lui semblait que c'était de son ressort, Pouldavid n'ayant pas de gendarmerie. Elle ne pouvait pas savoir que ce charivari se déplaçait, allant de la maison du Maire républicain à celle de mes grands-parents maternels, à celle du Directeur de l'école laïque des garçons.

« A bas les « Tutrices » ! étaient surtout les mots que nous entendions de nos lits, la plupart de ces femmes bretonnes, ignorantes, ne pouvaient prononcer correctement ce mot long et de prononciation difficile : institutrice. La sœur

cadette de ma mère, Emma SAVINA, était à cette époque élève de l'Ecole Normale d'institutrices de Quimper, ce qui rendait ces femmes fanatiques, folles de colère. Le lendemain, dans la nuit, quand tout dormait dans notre maison, un caillou lancé de la rue vint briser une vitre de notre chambre et vint tomber au pied du berceau accolé au lit de ma mère. Ma mère porta plainte, les gendarmes firent une enquête qui demeura sans résultat. Evidemment, c'est que le Ciel était noir, noire la rue, noirs les vêtements. Femmes, hommes, des ombres sans noms, et nous continuâmes sans doute à saluer du nom respectueux de tante ou de tonton celle ou celui qui portait assez de haine dans son cœur pour lancer la mort dans une maison paisible. » *

**Mémoires de Germaine Le Goff.*

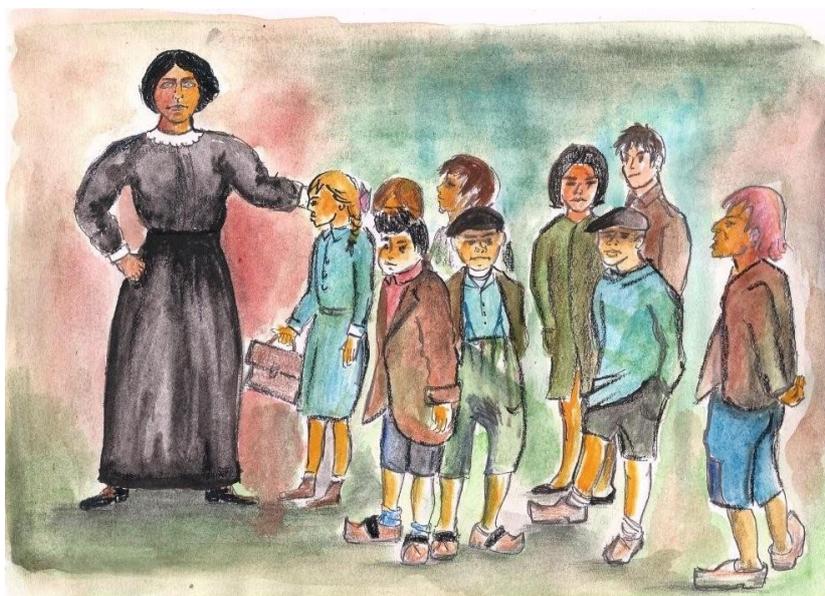


Promotion du Mimosa ; ENF de Vannes (1909-1912)

Vers l'âge de 12 ans elle est enfin prise en charge par un oncle instituteur public à Lanrivoaré, qui lui fait passer son Certificat d'Etudes, et, plus tard, l'aide à préparer le concours d'entrée à l'Ecole Normale. En 1907, à 16 ans, elle prend le train pour se rendre à Vannes mais échoue à l'examen. Atteinte alors d'une typhoïde, elle échappe de peu à la mort et, après une longue et difficile convalescence, elle reprend ses études. Elle est brillamment admise à l'Ecole Normale d'institutrices de Vannes en 1909.

Pendant 3 ans elle étudie, sort peu, et lit beaucoup. On la dit plutôt secrète mais altruiste, avec une vocation certaine pour l'enseignement. Son sacerdoce : *« avoir autour de soi des enfants pleins de vie, des jeunes à instruire et à éduquer, des adolescents à animer par l'espérance ».*

Elle obtient son B.S., puis est nommée à Silfiac, une commune d'un millier d'habitants, sans commerce et sans même un café, où on parle le Gallo et où il n'y a qu'une école à classe unique aux trop nombreux élèves.



Germaine, institutrice débutante dans le Morbihan en 1912 ...
Croquis de André Le Goff, 2017

« Ma nomination d'institutrice, sous forme d'une enveloppe officielle émanant de l'Inspection Académique du Morbihan, me parvint plus tôt que je ne l'attendais, dès le début des grandes vacances. Dans notre maison de Pouldavid, où nous étions nombreux, ce fut un branle-bas général lorsque, dans la cage de l'escalier, je lançai la grande nouvelle :

Je suis nommée chargée d'école à SILFIAC ! Je dégringolai les marches pour me trouver dans la boutique où bientôt toute "la "bande s'assembla. SILFIAC ! Ce mot fut répété comme en écho par toutes les bouches.

Silfiac ? Silfiac ! On interrogeait, on s'exclamait :

- *Où ça se trouve ?*
- *Jamais entendu ce nom !*

- *C'est un trou où tu vas te perdre !*
- *Quelle idée de quitter le beau Finistère pour le pauvre Morbihan.*
- *L'aîné de mes cousins me lança :*
- *Veux-tu nous dire, enfin, pourquoi tu as choisi ce département qui n'est pas celui de notre famille ?*
- *Mais tout simplement, dis-je, me moquant de tous, parce qu'il porte le nom de mon Père ; en langue bretonne vous savez que LE BIHAN veut dire LE PETIT. Le Mor-bihan c'est la petite mer et je suis Germaine La Petite.*

Pour la première fois je pensai que mon adorable petite sœur, morte des suites de la rougeole, en se faisant appeler Lalla Petite, n'avait fait que traduire son nom breton en français. Heureusement que mon amie d'école normale, morbihannaise, put nous donner quelques renseignements sur ce poste. Sur une carte du Morbihan, elle nous montra un petit point à huit kilomètres de Cléguérec un chef-lieu de canton, à vingt kilomètres de Pontivy, un chef-lieu d'arrondissement. La fille de la mer allait enseigner dans la Bretagne des terres, la fille d'un marin-pêcheur allait avoir comme élèves des filles de paysans.

Ma mère, déjà inquiète, s'écria :

- *J'ai peur que vous soyez loin de tout ! Je me sentis angoissée brusquement, mon cœur sembla se ralentir, mais vite, je me fustigeai :*
- *Aurais-tu peur des enfants par hasard ?*

Toute la journée nous ne parlâmes que de Silfiac dont nous aurions voulu avoir des montagnes de renseignements, et aussi du départ proche, du déménagement, car il fallait transporter en ce petit point sur la carte, si loin de Pouldavid, les meubles, la vaisselle, les ustensiles de cuisine que ma bonne maman, peu à peu, avait acquis en vue de l'insertion de sa fille dans la société active.

*Je ne partis pas seule, mes deux jeunes sœurs Lalla et Berthic vivront avec moi, seront mes élèves et notre mère nous accompagnera pour m'aider à organiser notre maison » **

**Mémoires de Germaine Le Goff*

Dans son quotidien de petite institutrice de campagne, il n'y a aucun temps libre car cette école est tout ce qu'elle n'a pas eu dans son enfance à Pouldavid. C'est un foyer d'accueil où l'on apprendra, loin des différences de classe et avec le souci que les élèves s'y sentent chez eux. Mais elle est amoureuse du frère de son amie d'E.N., Léontine Auffret. Il est instituteur à Guisriff, commune morbihannaise active de 5000 habitants et le 4 août 1913 elle épouse François Auffret. Il a 27 ans, elle 22 et elle quitte Silfiac pour Guisriff où elle enseigne dans une classe à 2 niveaux, bien moins chargée qu'à Silfiac.

Malgré la guerre qui débute, le jeune couple vit heureux. Mais ça ne dure pas : François est appelé au front, Germaine est enceinte. Raymonde (Monette) naît en 1915 puis, peu de temps avant l'Armistice, François est rapatrié victime d'une pneumonie et meurt. Nous sommes en 1918, Germaine est veuve de guerre et Monette, pupille de la Nation.

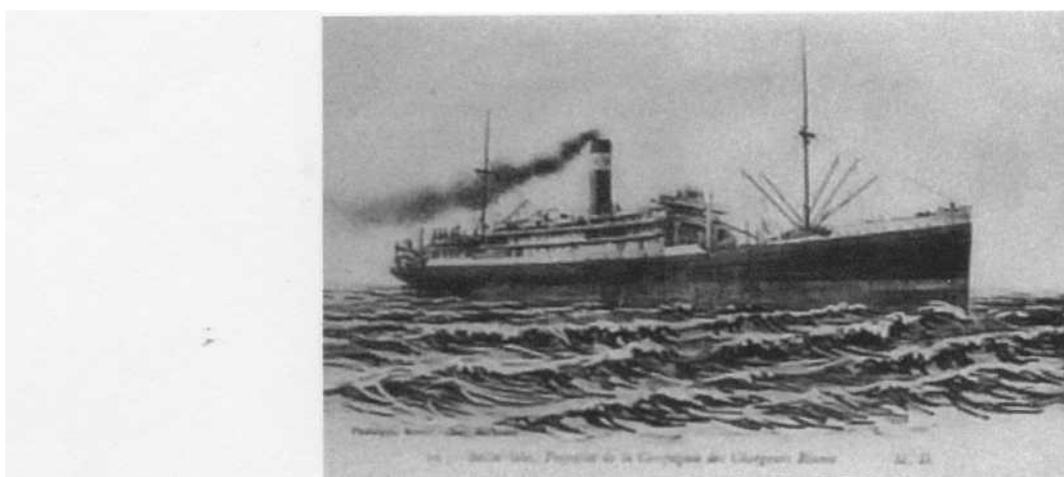
Seule avec son chagrin, Germaine fait la connaissance d'un « miraculé de Verdun », bardé de médailles, physiquement intact mais comme tant d'autres soldats, moralement brisé. Elle se remarie donc avec Joseph Le Goff, instituteur plutôt « taiseux » qui n'accepte le mariage (sous-entend-t-on) que sous ce contrat : « Pendant 4 ans, j'ai vécu de telles horreurs que j'ai juré de ne jamais mettre un enfant sur la Terre ».

Le mariage est célébré à Pouldavid le 2 août 1921 et l'on apprend que celui qui aime se faire appeler Jo est né aux îles du Salut en Guyanne, le 13 décembre 1895 d'un père surveillant militaire au Bagne et d'une mère de 15 ans sa cadette, Marie-Louise Le Bourdiec. Après la naissance, le couple se désunit et la mère finit par rejoindre La France avec son enfant, le divorce étant officialisé en 1911. La vie de cette femme seule n'est pas des plus faciles mais Jo, de nature optimiste, s'en sort plutôt bien : il devient enseignant et sculpteur durant ses loisirs



Germaine Le Goff (à l'âge adulte)

En 1921, le couple est muté à Régigny, bourgade d'un millier d'âmes qui conserve des relents de chouannerie et ses nostalgiques de la royauté qui refusent la Loi de 1905 sur la laïcité et où le curé mène une guerre sournoise contre l'Ecole Laïque. **(Coïncidence : c'est à Régigny où régnait sans partage et depuis 60 ans l'école du Sacré Cœur, forte de 200 élèves, qu'ouvrait à la rentrée 2017 l'Ecole Publique !)**. Malgré l'obscurantisme religieux bien ancré à Régigny, le couple tient bon, l'école se développe. Germaine écrit : « *Instituteur, le plus beau des métiers. On arrive, on aime, on se dévoue, on part...* » et en juillet 1923, la famille part pour l'Afrique Occidentale Française.



Le Belle-Isles des Chargeurs Réunis sur lequel ils firent la traversée

Le Belle-Isles des Chargeurs Réunis sur lequel ils firent la traversée

« Nous vîmes notre chef de service et parlâmes longuement avec lui. Il nous dit son regret de nous voir partir, son projet était de nous confier des écoles de plus en plus importantes, dont la première, à la rentrée scolaire, devait être Locminé, un chef-lieu de canton. Il nous assura que notre travail serait continué par un couple d'excellents enseignants.

Notre demande fut faite, une réponse rapide nous fit savoir que le gouvernement de l'A.E.F. ne recrutait pas encore des ménages d'instituteurs, mais des célibataires hommes seulement, mais que l'Afrique Occidentale française agréerait notre demande, étant donné notre dossier. La fin de l'année scolaire marqua notre départ en vacances, toujours à Pouldavid, mon pays natal aimé, et c'est là, près de ma mère, de ma famille, que nous préparâmes le départ, la fuite vers l'Afrique lointaine, vers le pays du Soleil, vers le pays du changement de vie.

Adieu méchant curé, vous n'avez pas réussi à nous rendre sectaires, vous m'avez fait connaître, sans vous en rendre compte, des femmes, des hommes de la campagne, que je n'aurais jamais connus aussi intimement, dans leur vie quotidienne difficile, sans votre attitude antichrétienne antisociale. Vous nous avez éclairés en nous faisant comprendre que certains problèmes demeurent insolubles quand on est pauvre, que le mot liberté n'a aucun sens, qu'il est à rayer du langage de l'homme qui dépend d'un autre homme plus riche et plus puissant, ou d'un dictateur forcené, comme vous, monsieur le curé de Réguiny : Réguiny, vous nous avez éloignés pour toujours des pays de dictature !

Je me dois de dire que cette lutte de l'église contre l'école laïque, contre la nôtre, n'était pas un fait unique. Dans des régions, dans des provinces entières, elle sévissait, d'autres prêtres, certains maires, des notables riches et puissants par leurs richesses mêmes, se comportaient de façon sensiblement identique. Ces situations difficiles créaient entre des enseignants laïques, qui ne se connaissaient pas, des liens de cordialité difficiles à imaginer aujourd'hui mais qui étaient un baume pour les isolés Je revois en pensée un jeune instituteur débutant venant nous raconter ses misères professionnelles quand il sentait flancher son courage. Four tout logement, le maire lui avait attribué une seule pièce, au-dessus d'une étable, avec parquet à grossières planches disjointes laissant entendre les meuglements de vaches, et échapper des odeurs de fumier.

*Nous le gardions à dîner et causions longuement, contents de le voir partir rasséréné. Un Maire-Député eut la grossièreté de répondre à une jeune institutrice, venue se plaindre du manque absolu de waters dans la cour de l'école et dans sa maison :- Vous et vos élèves, vous n'avez qu'à faire comme moi: aller ch... dans les champs ... c'est des bons waters ça ! Cette école laïque vivait en paix généralement, était honorée tant qu'une "école libre" ne s'instaurait pas dans la même commune. C'est dans le milieu rural que la lutte devenait souvent forcenée ; l'école religieuse se recrutait par le prêche du dimanche, par le confessionnal, par le catéchisme, par les démarches multipliées près des familles réticentes, par des promesses aux familles pauvres » **

**Mémoires de Germaine Le Goff*

Après huit jours de mer, ils arrivent à Dakar. S'en suivent le train et le fleuve, éprouvants. Enfin, ils arrivent à Djenné, la plus ancienne ville de l'Afrique Sub-Saharienne. Djenné, la mauresque, la musulmane aux nombreuses mosquées, aux hommes enturbannés, aux femmes voilées, où le Coran est Loi mais où le colonisateur veut imposer sa mission civilisatrice, où les Français ont tous les droits, tous les privilèges, une grande maison, des « boys », un jardinier, une cuisinière. C'est le paradis comparé à Pouldavid, Silfiac. Mais très vite, la nouvelle institutrice déchantée : les parents refusent d'inscrire leurs filles car elles sont plus utiles au foyer qu'à l'école. D'ailleurs l'instituteur français c'est l'ennemi du Prophète : à Djenné l'école est coranique. Lui reviennent les paroles de l'Inspecteur Général : « Ce sera un établissement pilote. Vous devez recruter les meilleurs éléments. La France veut des femmes évoluées, des sages-femmes, des infirmières, pas des intellectuelles. » Il faut instaurer le dialogue avec la population et avant d'enseigner sa propre langue, se faire comprendre dans la leur.

Alors les Le Goff s'éloignent de la société blanche, séparatrice, sûre de ses droits, méprisante vis-à-vis des Soudanais. Ils se consacrent à leur vocation : l'enseignement. « Instruire les filles dans un milieu inculte c'est mettre la charrue avant les bœufs. Apprendre à lire ? Mais pour lire quoi ? Il n'y a pas un seul livre à Djenné. Quant à l'étude de la langue française, il faut bien avouer que c'est pour les filles de la brousse une étude de haute fantaisie. Le rôle éducatif est plus urgent que la tâche enseignante. Il faut leur donner des habitudes d'ordre, de propreté, des connaissances usuelles, la pratique de l'hygiène, il faut éveiller en elles leur dignité. Etre fière d'être femme c'est du même coup souhaiter d'être

*une femme utile et bienfaitante » *. Difficile à Djenné où la femme se cache, baisse les yeux devant l'homme, ne mange pas en sa présence. Germaine découvre le visage de la polygamie et des conséquences sur la vie des fillettes. « Femmes blanches heureuses » entend-elle murmurer... Trois ans ont passé, Germaine a créé une brigade d'élèves monitrices sélectionnées parmi les plus âgées : elles s'occupent des plus jeunes, leur font répéter les lettres de l'alphabet, acquérir quelques mécanismes. Les moyens qu'on leur a alloués sont nettement insuffisants pour mener à bien leur tâche !*

« Une leçon qui se concrétisait pour moi. J'avais déjà compris qu'instruire - comme en France - des filles pour un milieu inculte c'était mettre la charrue avant les bœufs. Les connaissances que j'enseignais étaient-elles des connaissances utiles dans un milieu comme Djenné où il n'y avait ni livres, ni journaux, ni aucune boutique vendant le papier et le porte-plume ? Apprendre à lire pour lire quoi ? Apprendre à écrire pour écrire à qui ? Apprendre les quatre opérations à des fillettes qui ne disposeraient sans doute que d'une poignée de cauris chaque jour pour faire leur marché.

Les cauris, la monnaie du pays, la vraie monnaie du pays, des petits coquillages qui suivaient le cours des changes. A notre arrivée en 1923 ? un sou donnait droit à 7 cauris, il en vaudra dix trois ans plus tard. Au début du mois nous achetions une pleine jarre de cauris pour nos achats au marché.

Circulaient aussi beaucoup de billets de cinquante centimes, que l'indigène appelait tanka, mais ces tankas étaient affreusement sales, l'image devenait imperceptible sous la crasse. A propos de ce tanka, j'assistai un jour à un incident qui me révolta : un alkati, qui accompagnait le commandant de cercle de Mopti, à Djenné » voulut faire un achat au marché, en vain car la marchande réclama des cauris, ne voulant pour rien au monde accepter des tankas, monnaie française.

Notre alkati, furieux, se plaignit à son administrateur qui vint, furibond, devant une pauvre vieille accroupie devant sa marchandise étalée à même le sol et, d'un coup de pied, lança à la ronde, noix de colas, morceaux de sucre, carrés de bleu indigo, petits paquets d'allumettes. Elle avait osé refuser la monnaie du pays qu'il représentait, c'était un crime abominable !

Pays des cauris, pays de la côte d'agneau à deux sous, pays de laalebasse et du mortier, pays de l'analphabétisme, n'était-ce pas haute fantaisie d'instruire des filles qui auraient à vivre la vie de leurs mères, des femmes africaines depuis des millénaires ...

Pour les encourager au travail, je leur montrais parfois les cahiers, les dessins de ma fille, une enfant comme elles, et toujours j'entendais ... dès le début, quand elles ne connaissaient encore que quelques mots de la langue étrangère : Elle, Blanche - nous Noires.

Leurs premiers mots français leur servaient à dire non à l'effort fait en leur faveur, à nier l'utilité de notre enseignement. Toi, Blanche - nous Noires -

*Je devais comprendre : nous sommes des fillettes africaines, demain nous serons des femmes africaines, pourquoi veux-tu nous imposer ton savoir, tes habitudes. Tu as de la chance d'être une femme blanche, ton boy nous dit que toi et ta fille, vous êtes servies par lui avant ton mari, avant son père. Cela ne nous paraît pas croyable. Sais-tu que notre père et nos frères mangent ensemble et n'acceptent ni notre présence ni même celles de leurs femmes. Quand nos pères nous surprennent à manger, nous sommes si confuses, nous avons une telle honte, que nous mettons nos mains derrière notre dos, comme pour nous excuser » **

**Mémoires de Germaine Le Goff*

Le Directeur de l'Inspection, impressionné par les progrès obtenus, propulse alors le couple au collège mixte de Saint-Louis du Sénégal. A la rentrée 1926, Germaine enseigne en 7^{ème} et Jo est intendant-surveillant général au lycée Faidherbe. Mais dès l'arrivée c'est la désillusion : le logement est spartiate, l'établissement vétuste et dégradé, les proviseurs successifs sont des incapables et l'enseignement est sclérosé. Les enseignants préviennent : « *il faut être prudent. Ici on enseigne en fermant les yeux et les oreilles pour ne rien voir et jamais rien n'entendre...* ». Evidemment les Le Goff ne l'acceptent pas. Jo établit une discipline jusqu'alors inexistante et Germaine s'évertue à inventer des contes moraux pour éduquer ces enfants gâtés de l'élite noire africaine, tout en étant consciente de ses limites. Elle sait que la femme noire n'existe pas dans l'esprit du colonisateur et qu'elle n'existe que comme servante aux yeux des chefs de familles et que sans égalité des sexes il ne peut y avoir d'enseignement efficace. Elle aspire

à une élite féminine africaine mais se rend compte que sa petite réputation d'excellente enseignante ne suffit pas !

Alors, le couple démissionne. Germaine a 41 ans. Lasse, elle songe à la retraite qui approche. (Dans un catalogue de ventes, les Le Goff ont déjà choisi une grande villa avec parc sur les bords de l'Erdre à quelques kilomètres de Nantes.) Ils quittent l'AOF en janvier 1932 et arrivent à Sucé-sur-Erdre où ils découvrent une immense villa de 1862, sans électricité, sans eau, qu'il faut remettre en état. Toute la famille accourt pour les revoir et les aider dans les travaux. Le printemps et l'été passent très vite mais le Directeur de L'Inspection Publique d'AOF ne les a pas oubliés : nomination au Lycée de Dakar où Jo sera « économiste-surgé » tandis que Germaine aura le titre de professeur de Français en 6^{ème} et 5^{ème} et...pas d'échappatoire !





La Châtaigneraie(OF, 09 07 2015)

<https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/suce-sur-erdre-44240>

Et voilà cette énergique petite femme qui réitère, avec un projet ambitieux : mettre en place pour les jeunes africaines une éducation novatrice qui ne laissera aucune place à la religion, qui refusera tout prosélytisme, toute intolérance qu'on soit chrétien, musulman ou animiste, où l'on saura se respecter mutuellement. Aussitôt qu'il l'apprend, l'Evêque de Dakar porte plainte auprès de l'Inspection. Alors, les Le Goff font le dos rond, se font oublier d'autant que leur fille Monette épouse très rapidement un haut fonctionnaire des finances et leur donne un petit-fils, Claude. C'est le bonheur dans la famille Le Goff.

Mais l'enseignement finit par s'imposer : Germaine a également le projet d'une école normale de jeunes filles en AOF. Il en existe déjà une pour garçons mais la polygamie est tellement enracinée qu'elle cantonne la femme à un rôle subalterne et si la France veut faire entrer l'Afrique dans la « civilisation » elle doit élever la mentalité de la femme, cheville ouvrière de la société « indigène ». Avec l'arrivée au pouvoir du Front Populaire en 1936, un vent nouveau souffle sur l'Administration en Afrique et c'est la reconnaissance des cultures et traditions noires. En 1938, le Gouverneur Général décrète la création d'une Ecole Normale d'institutrices dont Germaine Le Goff sera la Directrice et, 100 ans après la France, naît l'EN de Filles de Rufisque, dans la banlieue de Dakar. L'ambition est de former des institutrices africaines qui apporteront le savoir aux fillettes d'AOF, mais on devine en filigrane la volonté de l'Administration de créer des ménages d'enseignants dévoués à la

cause française. (Il serait absurde de crier au scandale : n'a-t-on pas vu un directeur finistérien encourager ouvertement les ménages entre enseignants et ce, jusqu'en 1957 !)



Germaine Le Goff et les normaliennes de Rufisque

Durant l'ère coloniale, l'ambition de former des familles acquises au pouvoir dominant suppose donc que l'éducation des jeunes filles à l'EN de Rufisque fasse partie des mesures prises par le Front Populaire dans cette perspective. De plus, on constatera que pendant la direction de Mme Le Goff les heures de formation morale ne cessent d'augmenter au détriment des matières scientifiques et si on compare la proportion entre le temps consacré à la morale et à l'instruction générale, la différence entre Rufisque et l'EN de garçons de Sébitokhane est frappante ! Il est donc pertinent de penser que notre Douarneniste a été un fidèle serviteur de l'Administration Coloniale, comme on ne peut oublier qu'elle a joué un rôle essentiel dans la formation intellectuelle et morale de quelques 120 jeunes africaines ...qui ne l'ont jamais oubliée !

Il s'avèrera donc que notre charismatique finistérienne, sans être partisane du régime de Vichy, restera fidèle à la doctrine de l'« Éducation adaptée » de l'entre-deux guerres (garder ce qu'il y a de bien ici et prendre ce qu'il y a de mieux ailleurs).

Elle organise immédiatement un concours d'entrée pour l'AOF, avec dictée, composition française, sciences et à l'oral plusieurs thèmes d'ordre domestique. L'EN de Mme Le Goff devra « instruire et créer des esprits clairvoyants qui

*échapperont peu à peu aux superstitions qui abrutissent et terrifient. Il faut former ces fillettes en vue d'une triple tâche : diriger leur maison, être bonne épouse et, tâche plus essentielle encore, participer à l'évolution sociale du continent africain. »**

Un peu limite, sous-entendent ses détracteurs d'autant que la promotion 1938 ne concerne qu'une quarantaine d'élèves dont la moitié sont des filles de fonctionnaires et pour le reste des filles de commerçants et d'artisans. Une seule est enfant de pêcheur !

De surcroît, le bâtiment alloué (ancienne usine d'arachides) ressemble à une prison et se trouve dans un sinistre quartier d'une banlieue laide et bruyante peu propice à l'enseignement. L'éducation des femmes n'étant pas une priorité, il est patent que ce n'est qu'une expérience à laquelle l'administration peut mettre fin si les résultats ne sont pas à la hauteur.

Aidée par des amis et par Léontine Auffret qu'elle a fait venir, la chef d'établissement nettoie, rénove, fait modifier les structures et bâtit une école relativement accueillante. Mais il manque l'essentiel : mobilier, fournitures et...professeurs !

La rentrée a pourtant lieu le 15 novembre 1938 et Rufisque voit arriver du Dahomey, du Togo, de Guinée, du Soudan, de Côte d'Ivoire, du Sénégal des jeunes demoiselles en habit traditionnel, chargées de vêtements, d'ustensiles divers et de nourritures locales (huile, piments, fruits, manioc, couscous...). Les premiers jours sont les plus difficiles : il faut calmer, écouter, beaucoup discuter, apprendre à bien connaître afin d'adapter le nouvel enseignement ; le manque d'encadrement se fait sentir



Germaine Le Goff et les normaliennes de Rufisque (medium.com)

Notre bretonne a retenu une leçon de son enfance en Finistère : l'unification des masses passe obligatoirement par la langue. Elle impose donc le strict usage du français. La blouse et les sandales remplacent boubous et babouches et le short sera de rigueur lors des activités sportives. Les normaliennes vont confectionner elles-mêmes leurs uniformes, aidées par Melle Auffret qui s'est procuré des machines à coudre. L'ambiance est bon enfant, la journée est agrémentée de chants, et les élèves font totalement confiance à cette femme, pas totalement blanche, qui sourit, les embrasse, les appelle par leur prénom et qu'elles finiront par surnommer « maman ».

La fraternité ethnique s'impose lentement, la directrice exigeant de ses « enfants » la plus ferme tolérance religieuse. Le pasteur protestant vient le jeudi, une religieuse conduit les catholiques à la messe le dimanche et les musulmanes ont un temps de prière le vendredi.

Jo Le Goff consacre une partie de son temps libre à épauler Germaine : il apprend aux filles à gérer un budget, elles élaborent les menus de la cantine et, parfois, en fin de journée, celui qu'elles nomment « le philosophe » leur propose de poser dans son atelier où, les mains dans la glaise, il sculpte l'Afrique.

**Mémoires de Germaine Le Goff*

En 1940, la guerre a éclaté en Europe et c'est un militaire vichyste qui prend l'AOF en main. Alors que l'EN s'était développée, le budget est amputé, et du matériel est réquisitionné, l'établissement se dégrade, la nourriture est rationnée.

L'hygiène s'en ressent, les maladies apparaissent. Germaine Le Goff, forte tête, est assignée à résidence mais elle persévère dans son expérience et, en 1942, la première promotion d'institutrices prend son envol pour enseigner dans des postes de brousse pas toujours accueillants où beaucoup trouvent ces institutrices trop européennes, orgueilleuses, sûres d'avoir toujours raison...



Buste de Ayaba

Germaine le Goff et son petit-fils offrant le buste d'Ayaba au Général de Gaulle (Dakar, 1944)

Le 7 décembre 1942, le Sénégal se rallie au général De Gaulle, les alliés débarquent à Dakar et l'école reprend vie. 2 ans après, en 1944, intervient la Libération de la France. Mme Le Goff est de ceux qui accueillent joyeusement De Gaulle à Dakar. Elle approche de la retraite mais est alors persuadée qu'on lui demandera de rester...Le nouvel Inspecteur Général ne l'entend pas ainsi : l'après-guerre doit donner une nouvelle génération d'éducateurs ! Les Le Goff ne feront donc pas la rentrée 45-46. Le 3 janvier, les dernières promotions de « Legoffiennes » disent adieu à leur directrice qui, après 7 ans à Rufisque, rejoint les bords de l'Erdre.

Le couple va passer les dernières années de leur vie en compagnie des leurs dans ce grand domaine assez dégradé. Jo sort peu, sculpte, peint, fait de l'entretien ; Germaine rédige ses mémoires (jamais publiés) tient une correspondance assidue avec ses anciennes élèves et se promène en compagnie de l'inséparable Léontine. Elle est invitée plusieurs fois en Afrique où elle est accueillie à bras ouverts, ravie et flattée de voir que certaines de ses « filles » ont atteint de hautes fonctions dans leurs pays respectifs : Jeanne Martin Cissé, institutrice syndicaliste devient ministre puis ambassadrice de la Guinée à l'ONU ; en Côte d'Ivoire Jeanne Gervais est députée puis ministre ; au Sénégal, Caroline Diop est ministre, il y a aussi Mariama Bâ, Annette Mbaye d'Emeville... L'Afrique lui est reconnaissante alors qu'en France elle est totalement inconnue ! Les Sucéens, eux non plus, ne les connaissent pas (quelques personnalités locales leur rendent visite, l'Amicale Laïque lui est reconnaissante de lui prêter son parc pour sa kermesse annuelle...)

Joseph Le Goff meurt le 4 novembre 1964 et a des obsèques civiles.

Germaine, elle, décède le 23 juillet 1986 et est enterrée religieusement.

EPILOGUE

*« Germaine Le Goff vécut à Sucé- sur-Erdre de 1946 à 1986. Femme de tête, rangée à ce titre parmi "les hommes de bonne volonté", mais aussi femme de cœur et de paix, elle dirigea l'Ecole normale de jeunes filles de l'Afrique Occidentale Française de 1938 à 1945. Elle occupe une place centrale dans l'histoire des premières institutrices africaines et, plus largement, de l'élite féminine d'Afrique occidentale. Sa propre carrière d'enseignante, de sa Bretagne natale jusqu'en Afrique de l'Ouest où elle arrive âgée de 32 ans en 1923 fut, dans une large mesure, assez classique et ne suffit pas à expliquer que le personnage soit devenu un véritable mythe, l'incarnation de l'idéal de la mère et de l'éducatrice pour plusieurs promotions de normaliennes ». ***

* : Cités sous forme de tapuscrits dans l'ouvrage paru en 2014 de **FrançoisXavier Freland (7)** puis convertis en fichiers Word pour être insérés dans cette note.

** : **Pascale Barthélémy** ; 2005. Ouvrage collectif « *Nanan du plaisir, Germaine Le Goff (1891-1986), première directrice de l'Ecole normale de jeunes filles de l'AOF* », in Chantal Chanson-Jabeur et Odile Goerg(éd.), « *Mama Africa* »

Hommage à Catherine Coquery-Vidrovitch, Paris, L'Harmattan, 477 p. 275-300.

Références bibliographiques

(1) Rome Yannic ; 2007. La guerre scolaire en Morbihan 1820-1940, tomes 1 et 2. LIV'EDITIONS, 20 rue de Portz-en-Haie, Le Faouët (F- 56320).

(2) Barthélémy Pascale ; 1997. La formation des institutrices africaines en A.O.F. : pour une lecture historique du roman de Mariama Bâ, Une si longue lettre . **Clio. Femmes, Genre, Histoire**,6, Femmes d'Afrique ; 1-5.

(3) Barthélémy Pascale ; 2003. Instruction ou éducation ? La formation des Africaines à l'Ecole normale d'institutrices de l'AOF de 1938 à 1958. **Cahiers d'études africaines**, Enseignements ; V , 371-388.

(4) Conklin Alice L. ; 2011. « Pascale Barthélémy », Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957).**Clio. Femmes, Genre, Histoire**, 33, 301-303.

(5) Panata Sara ; 2016. Les militantes Yorubas se mettent en scène : la politisation du corps habillé à l'époque coloniale. **Genre et Histoire**, 18, 1-21.

(6) Diallo Mamadou. L'Elite hétéronome : correspondance publique et privée d'une civilisatrice ; **Academia** :

http://www.academia.edu/5452531/LElite_H%C3%A9t%C3%A9ronome_corrondance_publicue_et_priv%C3%A9e_dune_civilisatrice

(7) Freland François-Xavier ; 2004. L'Africaine blanche, 1891-1986, Germaine Le Goff. 154p. Editions Autrement, Paris.

(8) Freland François-Xavier ; 2017. Mali. Au-delà du djihad, 424p. Editions Anamosa, Paris.

Remerciements

Nous remercions tout particulièrement F-X. FRELAND, grand reporter, auteur notamment de L'AFRICAINNE BLANCHE (7) et d'un ouvrage d'actualité, MALI AU-DELA DU DJIHAD(8) qui nous a donné l'autorisation de publier certaines pages et photos de ses travaux.

Nous remercions également Jacques Lefebvre et son association "Patrimoine et Histoire de Sucé" qui nous ont transmis des clichés de leur exposition sur Germaine Le Goff et Pascale Barthélémy pour ses travaux sur les premières institutrices en AOF.

*Maurice Lebreton nous a accordé l'autorisation de reproduire la photo de la Promotion 1909-1912 de l'ENF de VANNES publiée dans **Mémoire d'Ecole** « Instituteur...c'est quelque chose ! » (Liv'Editions), qu'il en soit remercié.*

Nous sommes également redevables aux amis qui ont contribué à améliorer les formes successives du manuscrit.